

PATRIOTISME *(extraits)*

(...) D'après ce que nous savons déjà de la patrie, nous disons : le patriotisme est la religion de la patrie – comme le christianisme est la religion du Christ. De même que chaque croyant nous présente sa religion comme la seule bonne, la seule naturelle, la seule nécessaire, la seule digne d'être embrassée, de même l'on nous montre le patriotisme comme un sentiment profond de l'être humain et comme le facteur indispensable à l'épanouissement total de l'individu. (...)

Naturel, le patriotisme ne le paraît qu'autant que la patrie paraît aussi «naturelle». Naturel, le patriotisme étroit et exclusif des Grecs et des Romains, lorsque la patrie se réduisait à la «terre des pères». Mais inexistant lorsque le dogme de la patrie n'existe pas dans l'imagination des hommes, inexistant pendant tout le Moyen Age ; inexistant aujourd'hui dans les pays non encore touchés par le virus ; mais naissant, mais se développant au fur et à mesure qu'on l'insinue dans les cœurs ; toujours artificiel, «Le patriotisme n'est pas un instinct, mais un sentiment factice, postiche, qu'on enseigne, qu'on crée dans les esprits qui en étaient dépourvus, que l'homme n'apporte nullement avec lui, comme on osait le dire, mais dont il est merveilleusement indemne en naissant.» (Pierre Scize, *Le Canard Enchaîné*, novembre 1931.)

Il n'y a jamais eu de patriotisme spécifiquement algérien, congolais, sénégalais, soudanais, lapon, etc. Mais il existe cette monstruosité : un patriotisme français de la part d'Algériens de Sénégalais, de Martiniquais, de Malgaches, pauvres diables qui se disent attachés à la «mère patrie». Mais il y a, naissant, le patriotisme indochinois, par exemple, un patriotisme sucé aux sources pures et qui se retourne contre l'autre, celui de nos maîtres, le bon. Et voici l'aveu ingénu qu'a fait récemment M^{me} Andrée Viollis : «D'autre part, l'instruction que nous avons donnée aux jeunes Annamites a été beaucoup trop rapide et, pour tout dire, assez maladroite. Nous leur avons imprudemment inculqué la notion de la patrie – qu'ils ignoraient avant nous. Nous leur avons vanté la gloire de Jeanne d'Arc qui bouta l'Anglais hors de France. Ils ont immédiatement pensé qu'il serait héroïque et méritoire de chasser l'envahisseur – le Français – hors de l'Indochine». (*Le Petit Parisien*.)

Est-ce que l'instruction donnée aux jeunes Français ne serait pas aussi «maladroite» – ou plutôt trop adroite ? Est-ce que nos écoles, laïques et autres, n'inculqueraient pas «imprudemment la notion de la patrie» ? Est-ce que chaque nation ne procéderait pas au bourrage de crânes intensif pour dresser les jeunes esprits dans «l'amour ardent de la patrie» ? Mais, si le patriotisme n'est pas naturel, peut-être est-il nécessaire ? Et ici nous demanderons : à qui peut-il être nécessaire ? Nous avons vu que la patrie n'est rien pour la masse des prolétaires. En conséquence, le patriotisme ne peut être nécessaire qu'à la classe possédante «qui y trouve un intérêt de premier ordre, un intérêt vital». (G. Hervé.)

Le grand mensonge de la patrie, abrité derrière l'axiome de l'intérêt général est d'une utilité impérieuse pour le capitalisme «Le patriotisme masque, en chaque nation, l'antagonisme de classe au profit de la classe dirigeante, par là il prolonge et facilite sa domination.» (G. Hervé.) Nécessaire pour créer l'illusion de la solidarité nationale, pour unir les pauvres aux riches – dans l'intérêt exclusif de ceux-ci, – le patriotisme est la base de cette «union sacrée» qui s'établit au moment où il s'agit, pour le prolétaire, d'accepter les plus terribles sacrifices. (...)

Nécessaire, le patriotisme l'est encore en ce sens qu'il «sert de prétexte à l'entretien de formidables armées permanentes, qui sont le soutien matériel, le dernier rempart des classes privilégiées. Le prétexte, le seul but avouable et avoué de l'armée, c'est de défendre la patrie contre l'étranger ; mais une fois revêtu de la livrée de la patrie, quand le dressage de la caserne a tué en lui toute intelligence, toute conscience de ses intérêts, l'homme du peuple n'est plus qu'un gendarme au service de ses exploiters contre ses frères de misère». (G. Hervé.)

Nécessaire, le patriotisme l'est toujours aux industriels, à la Haute Banque, aux rapaces internationaux. Par les conflits armés qu'il suscite (guerres continentales ou brigandages coloniaux), il fait vivre cet ogre avide de chair fraîche et de profits : le capitalisme. Ce sont les produits qui se vendent, les «affaires» qui marchent. Fer, pétrole, céréales, produits chimiques, canons et munitions, s'écoulent selon un rythme accéléré. Ce sont les prolétaires, ces éternels mécontents, qui succombent dans la mêlée, moutons égorgés sous le couteau du boucher. Double profit pour les bergers. «Pour les classes dirigeantes, quelle mine d'or que le patriotisme, mais aussi quel attrape-nigaud pour les peuples !» (G. Hervé.)

Le patriotisme n'étant ni naturel, ni nécessaire à tout le monde, pour mieux le faire accepter on nous le montre aussi sous son côté mystique. (...). L'une se vantera d'être la terre classique des beaux-arts, l'autre du commerce, de la libre entreprise, du *self-government* ; celle-ci de la pensée claire ; celle-là de la pensée profonde. Et chacune déduira de la forme déterminée du bien ou du beau qu'elle est chargée de représenter, des raisons spéciales d'être aimée et préférée. Ainsi, des raisonnements, partant de ce principe que tel ou tel idéal est supérieur aux autres, justifieront non pas seulement le patriotisme en général, mais tel patriotisme en particulier.

Ces raisonnements varieront naturellement avec les nations ; et, suivant la nature de l'idéal qu'elles auront choisi, il leur sera plus ou moins facile de concilier les sentiments qu'elles veulent inspirer avec les prescriptions de la morale universelle des temps modernes ; avec les exigences de l'individualité et de l'humanité. Pour nous, Français, il semble bien que la conciliation soit aisée, si nous nous attachons aux traditions qui, de l'aveu de tous les peuples font notre gloire. La noblesse de notre Révolution nous oblige ; nous devons être les représentants et comme les gardiens du rationalisme. «Notre patriotisme se confond avec la raison des temps modernes.» (Lavis.) Nous ne pouvons mettre notre gloire à subjuguer ou à exploiter les peuples, mais seulement à les libérer. «La France est la patrie du droit.» – «La France est la patrie de l'espérance.» – «Tout homme a deux patries, la sienne et la France.»

Ces formules que les peuples ont répétées doivent nous rappeler que l'originalité de notre mission historique est l'universalité même de nos idées. Parce que notre patrie a proclamé par le monde la liberté des individus et la fraternité des peuples, l'amour de notre patrie est sans doute celui qui s'accorde le mieux avec le respect de la personne et le culte de l'humanité. Les idées rationalistes, individualistes et humanitaires, voilà l'âme de la patrie française. Et, c'est au culte de ces idées que nous devons veiller, avec un soin jaloux, si nous voulons conserver à notre nation sa tradition, sa gloire, sa raison d'être.

Que de mots ! Que d'idées conventionnelles ! Quelle accumulation de mensonges et d'âneries ! Que de sophismes pour mieux duper les individus ! (...)

L'ECLOSION DU PATRIOTISME FRANÇAIS – A la suite de l'explosion révolutionnaire de 1789, alors que l'ordre nouveau se bâtissait sur les débris de l'Ancien Régime, on s'imagina qu'une ère de liberté et de bonheur universel allait s'ouvrir. C'est la «patrie» qui synthétise toutes les aspirations généreuses de l'époque ; et on assiste à l'éclosion du patriotisme français, à son rapide épanouissement, à sa floraison triomphale. C'est d'abord l'Assemblée Constituante qui donne la formule patriotique : la Nation, la Loi, le Roi. Puis les événements se précipitent ; l'absolutisme royal sombre avec la Bastille, les grandes propriétés nobiliaires et ecclésiastiques sont abolies, les cens, corvées, tailles, sont supprimés, les privilèges disparaissent.

Après la nuit du 4 août, «le patriotisme électrise toutes les âmes» (Barère, dans son journal *Le point du jour*). Les prolétaires n'avaient pas eu le temps de s'apercevoir que le plus clair des conquêtes de la révolution allait passer au bénéfice de la bourgeoisie.

Ils ne s'attachaient qu'aux apparences ; mais comme elles étaient belles ! Il semblait qu'on sortait d'une longue nuit de souffrances et d'horreur et que l'aurore se levait enfin, pleine de promesses et de vie ; l'aurore libératrice, telle qu'on l'avait entrevue en rêve... plus belle même, si possible, puisqu'elle apportait avec elle la liberté, l'égalité, la fraternité ! Jamais les hommes n'avaient vibré de tant d'espérance ; jamais l'avenir ne s'était montré si plein de magnifiques promesses ! Et voici que soudain, les forces du passé se redressent, menaçantes. Les rois se coalisent contre la révolution. Va-t-il falloir renoncer aux superbes moissons entrevues ? Va-t-il falloir reprendre les antiques chaînes du servage ? Jamais ! répond Jacques Bonhomme. Et c'est «la Patrie en Danger».

En ces heures de vie intense, le patriotisme va se manifester sous mille formes diverses. Il faudrait se garder de croire cependant à sa spontanéité. On le cultiva jusque dans les couches les plus déshéritées de la paysannerie. On créa la psychose du patriotisme ; sans réussir partout pour cela (Vendée). Et il est piquant de constater comment l'ancienne religion (par la majeure partie de son clergé) aida la religion nouvelle à faire ses premiers pas : «Nombreux, dit Aulard, furent, dans les villages, les curés patriotes qui prêchèrent la patrie nouvelle, la patrie révolutionnaire. On se demande quelquefois par où l'esprit du siècle pénétra dans l'âme fermée et obscure des paysans ignorants : la prédication chrétienne propagea le grand mouvement philanthropique que les philosophes avaient formulé, prépara la démocratie. Ces curés éclairés rendirent les paysans patriotes.» Le patriotisme est né à l'ombre des sacristies. Il a grandi avec rapidité, il est devenu la foi nouvelle, la foi dévorante qui parfois chasse l'antique foi, comme le christianisme avait remplacé dans les cœurs païens les dieux démodés ; mais qui, parfois, la complète, la coudoie, l'étaye, dans une même complicité.

Religion, il a sa forme religieuse dès ses premières manifestations vitales. On dresse des autels de la patrie dans toutes les villes, dans tous les villages. Désormais, il y a deux cultes : le culte de la patrie et le culte catholique. Frères ennemis ? Il semblerait : «Ce n'est point à l'église que se dresse l'autel, c'est sur une place de ville ou dans une prairie.» Cependant, s'il pleut, on va à l'église. Et l'assistance est tout à fait édifiée. «Il parut à toute l'Assemblée, poursuit Aulard, que la divinité l'avait obligée, par le mauvais temps, à se former dans son temple pour y réunir son autel à celui de la patrie, et y rendre encore plus sacré le serment qui allait se prononcer».

C'est bien l'union : christianisme-patriotisme qui s'opère. Mariage de raison, comme au temps où Rome faisait une place d'honneur aux dieux étrangers qu'on lui présentait, le christianisme pour ne pas succomber accepte le partage des âmes. «Ces deux autels ne sont pas ennemis, et les deux religions, la nouvelle et l'ancienne, gardant chacune son existence distincte dans le cœur comme dans la réalité, s'offrent au public en une attitude de concorde.» (Aulard.) Et c'est vraiment touchant cette célébration du culte nouveau par toute la clique ensoutanée (sauf une partie du haut clergé). (...)

Mais voici la guerre. Guerre sainte que commande le dieu nouveau : Patrie. «La patrie est en danger», formule liturgique qui va envoyer à la mort «une Jeunesse Ardente et Vigoureuse», comme porte une estampe de l'époque. Et Hérault de Séchelles déclare à l'Assemblée : «Enfin, Messieurs, il faut se pénétrer d'une réflexion décisive. C'est que la guerre que nous avons entreprise ne ressemble en rien à ces guerres communes qui ont tant de fois désolé et déchiré le globe : c'est la guerre de la liberté, de l'égalité, de la Constitution, contre une coalition de puissances d'autant plus acharnées à modifier la Constitution française qu'elles redoutent chez elles l'établissement de notre philosophie et les lumières de nos principes. *Cette guerre est donc la dernière de toutes entre elles et nous...*» La dernière des guerres ! Déjà ! Et le Dieu a toujours soif.

S'il faut en croire Jaurès, de véritables accès de religiosité s'emparèrent des êtres, et surtout des adolescents et des femmes. On fit tout d'ailleurs pour obtenir ce résultat. Lors des enrôlements civiques, on ne négligea rien pour frapper les imaginations : coups de canon, rappels dans les quartiers, cortèges avec enseignes et couronnes civiques avec inscriptions, mises en scène théâtrales, amphithéâtres avec banderoles tricolores et couronnes de chêne, pièces de canon, musique, etc. «La jeunesse était électrisée». (...)

Et ce furent les offrandes à la divinité «des dons patriotiques qui affluaient, des lettres chargées d'assignats, des bijoux, des bracelets». Ce furent aussi des réunions de femmes dans les églises pour «travailler aux effets d'équipement, aux tentes, aux habits, à la charpie». Jaurès les trouve admirables ces femmes qui viennent «ennoblir leurs mains au service de la patrie».

Sans doute, patrie signifiait liberté, mais on se payait de mots. Economiquement, on se forgeait d'autres chaînes ; politiquement, on frayait la route à Napoléon. Car le souffle révolutionnaire était un souffle imprégné d'esprit religieux, et cela se comprend : trop longtemps les prolétaires s'étaient agenouillés devant les autels, trop longtemps ils avaient adoré, trop longtemps ils s'étaient sacrifiés, en imitation de celui qui était mort sur la croix, pour que, d'un coup, leur seule raison jugeât sainement des choses, pour qu'ils vissent, de prime abord, où était leur véritable intérêt. Les femmes se donnaient tout entières à la patrie, comme elles s'étaient données naguère au Christ-Roi. Et quand la raison abdique, nous ne trouvons pas cela si admirable. La grandiloquence du verbe ne nous cachera jamais la réalité de la vie.

«Parfois, écrit Jaurès, un homme entra, un révolutionnaire du bourg ou du village, et il haranguait ces femmes, il les conviait à la constance contre les périls prochains, à l'héroïque courage. Mères, c'est la patrie qui est la grande mère, la patrie de la liberté !

«Parfois celui qui leur avait parlé d'abord familièrement, presque du seuil de l'église où l'avait appelé une clarté, gravissait à la demande des femmes, les degrés de la chaire. Et, pour aucune de ces femmes restées pourtant presque toutes chrétiennes, il n'y avait là ironie ou profanation. Une harmonie toute naturelle s'établissait dans leur âme entre les émotions religieuses de leur enfance et de leur jeunesse, douces encore au cœur endolori, et les hautes émotions sacrées de la liberté, de la patrie, de l'avenir. Mais celles-ci étaient plus vivantes. Si le prêtre s'insurge contre la liberté, que le prêtre soit frappé ; si la religion ancienne tente d'obscurcir la foi nouvelle, la foi à l'humanité libre, que la vieille religion s'éteigne, et que la lampe mystique soit remplacée dans l'église même par la lampe du travail sacré, celui qui vêt, abrite, protège les défenseurs de la liberté et du droit.»

N'est-ce pas là cet état d'hystérie collective qui pousse aux grandes aberrations ? Ne sont-ce pas des croyants ceux qui sont décidés à briser tout ce qui s'oppose au triomphe de leur foi ; ceux qui sacrifient

tout ce qui, d'ordinaire, fait le bonheur des individus ? En ce temps-là, «les mères offraient leurs fils à la patrie»! Ainsi Abraham sacrifiait Isaac à son dieu. Mais peut-être n'y a-t-il que les sages pour concevoir toute la monstruosité de pareilles attitudes.

Cependant le patriotisme s'étalait partout. On le trouvait jusque sur les objets les plus inattendus. Il y eut des «faïences patriotiques nivernaises», aux curieuses images. Ici, c'est un coq perché sur un canon. «Je veille pour la nation» ; et là, ce sont des drapeaux, des arbres de la liberté, des bonnets phrygiens, «le bonnet de la liberté» des instruments aratoires, des balances «la Loi et la Justice». Partout des inscriptions où reviennent surtout les mots : La Liberté, la Nation, l'Agriculture, la Montagne, la Convention, la République française ; mais aussi : *Le Père Duchêne* 1792, *aimons-nous tous comme frères* 1793, la reproduction d'un «assignat de dix sols», et un couplet de la Carmagnole !

Il y eut des encriers patriotiques. Celui de Camille Desmoulins portait : *Guerre aux tyrans, paix aux chaumières, unité et indivisibilité de la République*. Il y eut même des cruchons faits pour glorifier la foi de l'heure. «Vive la Liberté !» L'abstraction «patrie» se rendait palpable pour les âmes simples jusque dans les plus infimes détails de la vie journalière. Tout le monde, pourtant, ne sacrifiait pas jusqu'au délire au snobisme du jour. Si chacun protestait, en général, de son patriotisme, il y avait pour certains «des intérêts inquiets», qu'on ménageait. Les gens pratiques (Sancho Pança n'accompagnera-t-il pas toujours Don Quichotte ?) ne s'égarèrent pas dans de vagues nuées.

Il y eut les patriotismes «éclairés». *Le Tiers de Marseille* écrivait, par exemple : «Nous avons l'avantage d'être Français et Marseillais. Français, l'intérêt général de la Nation excite notre zèle. Marseillais, l'intérêt de la Patrie, qui ne peut être séparé de celui du commerce, réclame notre sollicitude». (Fournier, *Cahiers de la Sénéchaussée de Marseille*, p. 362.) Les avocats disaient aussi qu'ils étaient «Français, Marseillais et avocats». Les maîtres perruquiers : «Nous sommes Français, nous sommes Marseillais, nous sommes perruquiers : voilà les rapports qui nous lient à l'Etat». Autrement dit : Le patriotisme, c'est la bourse !

Et il fut un moment même où la «Patrie en danger» ne disait plus grand chose aux foules, parce que l'ivresse ne peut durer toujours. C'était, après le détraquement des premiers temps, le retour au bon sens et à la raison. (...)

LE PATRIOTISME ACTUEL – On ne devient un fervent du patriotisme qu'après avoir subi un long travail de préparation ; et la croyance s'ancre d'autant plus profondément dans le cerveau qu'on a sucé de meilleure heure les soi-disant vérités que dispensent les prêtres. (...).

L'enseignement patriotique commence dans la famille même : «Le bambin sait à peine marcher qu'on lui donne pour ses étrennes des soldats en plomb, des canons, des forts en carton, un tambour, un clairon, un fusil, un sabre plus grand que lui. Quand les moyens le permettent, on l'affuble d'un costume de hussard, de dragon, avec un beau casque, une belle crinière». (G. Hervé.) Aujourd'hui, les grands magasins vendent des mitrailleuses, des tanks. Et bébé fait : poum ! A trois ans, il tue déjà des hommes par la pensée. Et papa, maman, grand-père sourient. Mais aussi, comme il écoute les récits du temps de guerre où l'on évoque – non point tant que cela la boue, les poux, la merde, la souffrance et la mort ; c'est triste et sale, ça – mais les beaux faits d'armes, la vie en «Bochie», les rigolades et l'aventure ma foi, presque merveilleuse !... «L'enfant entend tout cela, souvent de travers. Mais son cerveau reçoit de cette éducation familiale une ineffaçable empreinte. Avant même d'être allé à l'école, le morveux a déjà dans le sang la haine de l'étranger, la vanité nationale, l'idolâtrie du sabre, l'adoration mystique de la patrie.» (G. Hervé.)

Bébé a six ans. Il va à l'école. Il sait lire (si l'on veut). Il a quatre, cinq livres et parmi ceux-ci *l'Histoire de France*, la criminelle *Histoire de France*, aux images suggestives, aux récits enflammés. Ici, ce sont les «enfants gaulois qui se battent comme de petits sauvages» ; et là, Henri IV, enfant, une trique à la main, «gai et batailleur». Partout c'est la France qui rallie le légendaire panache «sur le chemin de l'honneur et de la victoire» ; partout aussi c'est la mauvaise foi des «ennemis». La France risque n + 1 fois de disparaître (!) mais toujours le patriotisme de ses enfants la sauve du désastre. (...). Et bébé qui vient d'écouter – avec quelle ardeur ! – le récit passionné va, pendant la récréation, se battre lui aussi «comme un petit sauvage» Il sera Vercingétorix, il sera Bayard – seul, hein, au Garigliano ! – et Bonaparte à Arcole, et le «poilu» ! Nous avons connu un gosse qui vivait si intensément le drame qu'il brandissait un couteau ! Autrefois ne se battait-on pas à la hache ? C'est si beau de s'entr'égorgé ! Et puis, ce n'est pas si répréhensible que cela de jouer à la guerre. Duguesclin n'est-il pas devenu un «as» parce qu'enfant il flanquait des raclées à ses camarades et sortait du combat les habits déchirés et le nez sanglant ?

De quel droit le maître voudrait-il interdire en récréation ce qui est glorifié en classe ? D'ailleurs, l'étude reprend. L'austère «morale» est là pour maintenir dans le droit chemin le petit bout d'homme qui pourrait s'égarer. Devoir envers la Patrie ! «Celui qui n'aime pas la Patrie, absolument, aveuglément, ne sera jamais que la moitié d'un homme» (*Morale et enseignement civique*, par A. Saignette, livre du maître, p. 64). «On doit à sa patrie le sacrifice de sa vie. Il n'y a pas de gloire comparable à celle du citoyen qui meurt pour son pays. Le devoir du soldat est de défendre son drapeau jusqu'à la mort.» (*La morale mise à la portée des enfants*, par O. Pavette, p. 141, etc., etc.) Mais bébé chante aussi. Ne touchez-t-on pas à tous les arts, à l'école dite «primaire» ? La seule chanson que nous apprit notre premier maître – la seule qu'il sût, vraisemblablement – s'intitulait *Le Soldat Français* :

Où t'en vas-tu, soldat de France,
Tout équipé, prêt au combat,
Plein de courage et d'espérance
Où t'en vas-tu, petit soldat ?... etc.(...)

«Il est piquant, écrivait, naguère, G. Hervé, dans *Leur Patrie*, de constater qu'en tous pays la religion patriotique est introduite dans les cerveaux et dans les nerfs par les mêmes procédés que les religions proprement dites. L'une comme l'autre prend l'enfant dès le jeune âge, avant que son esprit critique n'ait commencé à se former ; les chansons patriotiques remplacent les cantiques ; les manuels d'histoire et d'instruction civique remplacent la bible et le catéchisme ; au lieu de chasubles éblouissantes d'or et de pierreries du prêtre, ce sont les costumes criards, tapageurs des soldats et des officiers, un mélange carnavalesque de bleu, de rouge, de vert, de doré, de plumes de coq, de plumes d'autruche ; les chapelets et les autres momeries catholiques sont remplacés par les exercices de chiens savants de la caserne, destinés eux aussi à étouffer toute initiative et toute réflexion ; ce n'est plus la musique troublante de l'orgue, c'est le bruit énervant des tambours, des trompettes, des musiques guerrières ; en guise de processions, des revues, des parades, des alignements tirés au cordeau, des défilés à grand orchestre, où l'on voit 50 000 marionnettes humaines lever la patte en cadence au commandement. Pas une fête publique, ni en Allemagne ni en France, qui ne soit accompagnée d'une exhibition solennelle de soldats sous les armes. Chaque 14-Juillet, en l'honneur des grands ancêtres qui ont pris la Bastille, l'armée française est exhibée sur les places publiques de toutes les villes de garnison. Des centaines de milliers de citoyens se lèvent de bon matin, pour aller voir griller sous le soleil, en costume carnavalesque, le guignol national. Et là, tous, ils poussent des bravos frénétiques quand ils voient défiler, au milieu de nuages de poussière, des lignes interminables d'hommes, de chevaux, de canons, une masse formidable de viande de boucherie et d'instruments d'abattoir. Et quand passe devant eux, au bout d'un bâton, le morceau d'étoffe qui est l'emblème sacré de la patrie, un frisson religieux court dans leurs nerfs et ils se découvrent dévotement devant l'icône, comme leurs pères se découvraient devant le Saint-Sacrement. Arrivé à ce degré de déformation intellectuelle, le patriote est bête à tuer : il est à point pour l'abattoir.»

L'enfant a grandi. Après les «patronages», les sociétés de boy-scout ou de préparation militaire qui se sont disputé son adolescence, la caserne le prend à vingt ans. Vienne la guerre, il n'a qu'un cri : «A Berlin !» (de l'autre côté du Rhin : «Nach Paris !») Ou bien il s'en va sauver la France en crevant sur une terre lointaine. Il faut bien porter la civilisation aux Noirs ou aux Jaunes en les exterminant. Car l'heure des sacrifices sanglants a sonné. Le Patriotisme demande maintenant l'immolation de ses fidèles. Le pauvre croyant se tourne vers ses saints pour leur demander courage et réconfort. Il revoit Jeanne d'Arc «la bonne Lorraine», c'est-à-dire l'Allemande (car à cette époque la Lorraine était de vassalité allemande). C'est l'Ange, c'est Dieu qui lui téléphone, c'est sa mission... Toutes les foutaises ! Parfois, pourtant, sous l'empire de la souffrance les yeux se dessillent, le voile tombe. Trop tard ! Il n'y a plus qu'une seule chose qui pousse encore cette loque à obéir : la peur. Mais le dieu farouche est là qui le guette, et, au moindre mouvement de rébellion, se jette sur sa proie. Mourir pour la patrie ! Ah ! comme Dorgelés en a dépeint toute l'horreur ! (...) Mais rien n'y fait... Ou plutôt, l'évolution est tellement lente que le patriotisme a toujours la faveur des foules. Cela tient à deux causes principales : 1° La sottise ; 2° l'action des prêtres.

Que dire de la sottise, sinon qu'elle est immense. Sous le choc des rudes expériences on pourrait croire parfois que c'en est fait des errements du passé ; mais non, l'homme a une cervelle de mouton. Se souvient-il qu'on le tond périodiquement et sait-il que le boucher attend qu'il soit assez gras pour l'égorger ? (...) Est-ce que comme avant la dernière guerre, nous ne trouvons pas des masses de jeunes gens enrôlés sous les drapeaux du nationalisme ? Est-ce que même d'anciens combattants ne sont pas groupés dans des associations bien pensantes, prêts à «remettre ça», s'il le faut ? Et parmi les ligues dites «pacifistes» combien en est-il qui n'enverront pas leurs adhérents à la frontière, lorsque la patrie sera

encore en danger ? En bas, il y a de vagues aspirations à la paix, mais il y a surtout la résignation du troupeau (...)

Ah ! Si l'on n'avait la certitude que, suivant la grande loi de l'évolution, le patriotisme est appelé à rejoindre dans la mort les vieilles religions disparues, si l'on se fiait seulement aux apparences, combien aurions-nous de raisons de désespérer ! (...)

Quant aux prêtres, ils sont légion. Prostitués à l'argent, ils pontifient en temps de paix pour les générations nouvelles qui ignorent, et en temps de guerre pour les générations sacrifiées qui meurent. (...)

Et à côté de ces pitres de l'estrade ou de la tribune, d'autres sous-produits chauffent l'opinion dans la presse vénale, journallement, avec une constance d'autant plus rigoureuse qu'ils sont mieux rétribués ! (...)

Enfin, on peut considérer encore comme prêtres de la patrie tous ceux qui entretiennent cette mentalité collective qui pousse les individus vers le troupeau discipliné : chefs de partis ou de groupes, Moïses du Nationalisme ou du Socialisme. Nous avons vu avec quelle chaleur Jaurès parlait des femmes patriotes de 1793.

Et nous sommes tout à fait de l'avis de Colomer qui écrivait, avant sa conversion au bolchevisme : «En apprenant aux jeunes hommes à se discipliner aux règles d'un Parti socialiste qui n'oubliait pas d'être français, Jean Jaurès faisait la même besogne que Ferdinand Brunetière en leur enseignant de suivre les dures leçons d'obéissance de la hiérarchique Eglise et que Maurice Barrès en les incitant à la gymnastique morale du bon patriote. A l'heure du danger, les apparentes raisons s'oublient, les fantômes d'idées s'évanouissent, mais ce qui reste chez tous identique, c'est l'habitude de la discipline, le mouvement mécanique du tassement et du rangement pour une action collective ; c'est l'oubli de la conscience individuelle, le souvenir des gestes qui font marcher en ordre pour obéir à la loi.» (*A nous deux, Patrie*).

Combien de prolétaires oublient qu'«Il n'est pas de sauveur suprême». (...)

